No 6 2 0 (Na)

André GANTER

3 bis. rue de Mulhouse

68790 MORNCHWILLER-le-BAS

28 (89) 42 68 34

-301 -16 JUIN 1983

L'ALSACE A MORAT

ÉTUDE HISTORIQUE

PUBLIÈE A L'OCCASION DU QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA BATAILLE DE CE NOM

AVEC PIÈCES INEDITES

PAR

P. RISTELHUBER

PARIS

H. CHAMPION, LIBRAIRE

DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE-DE-FRANCE 15, quai Malaquais.

1876

D' NENE LUTEUR.

L'Alsace ancienne et moderne. Dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut et du Bas-Rhin. 1 vol in-8, avec cartes et planches. Paris, Aubry, 1865.

Lettre sur les archives de la ville de Strasbourg. 1866, in-8. (Épuisé.)

L'Assassinat de Rastatt, étude historique. Paris, Thorin, 1870, in-8.

Bibliographie alsacienne, 1869-1873. 5 vol. in-8. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1870-1874.

Catalogue raisonné d'une collection d'ouvrages relatifs à l'Alsace et à la Lorraine. Strasbourg, Noiriel, 1876, in-16. (Épuisé.)

Le 22 juin 1876 se célèbre dans la ville de Morat une fête où l'Alsace peut revendiquer son rang. C'est le quatrième centenaire de la bataille qui se livra près de cette ville et dans laquelle les Suisses, ayant les Alsaciens pour alliés, remportèrent sur Charles de Bourgogne une victoire qui eut dans l'histoire un immense retentissement et pour l'avenir des treize cantons des résultats décisifs.

Au xv° siècle, les Bourguignons figuraient parmi les ennemis les plus dangereux de la France, et les Suisses, alliés de Louis XI et agissant à son instigation, faisaient les affaires de ce monarque tout en sauvant leur indépendance menacée. Les Bourguignons n'étaient pas Français, a dit Napoléon. Les Alsaciens, par contre, auraient mérité de l'être, et des Lorrains combattaient à leurs côtés. L'Alsace et la Lorraine, unies par nom collectif dans la désolation, peuvent encore s'unir dans la mémoire des jours d'allégresse et puiser dans l'évocation de ces luttes épiques les motifs d'un viril espoir.

Deux mots sur notre plan. Nous n'avons pas tenté de tirer des différentes chroniques un récit minutieusement pondéré. Nous avons préféré laisser parler tour à tour les témoins du passé dans leur langage naïf et redondant, comme la série chronologique nous les présentait. Nous avions songé un moment à faire reproduire la gravure représentant la bataille de Morat, qui, selon les bibliographes, accompagne le chant historique de Hans Erhart Tusch, 1477, mais la Bibliothèque nationale ne possède pas ce document.

Paris, ler juin 1876.

L'ALSACE A MORAT

Morat paraît déjà dans la Chronique de Closener (1328-1384?): « L'an du Christ 1285, il (Rodolphe de Habsbourg) incorpora à l'empire les forteresses de Morat, de Gumina et de Moudon, et la plus grande partie de la Bourgogne, que le comte de Savoie détenait contre tout droit.» Passons au quinzième siècle et aux chroniqueurs de cette époque.

Strobel affirme avoir puisé son récit (1) dans Gerung de Blawenstein (Bibl. de Bâle, D, IV, 10. Cf. Mone. Quellensammlung zur bad. Geschichte, II, 146); mais il a confondu Gerung avec Knebel (Bibl. de Bâle, λ II, 4, 2 vol. in-4). Il a été induit en erreur par une remarque de Brucker (Scriptor. rerum Basil. minores). Du reste,

⁽¹⁾ Vaterlændische Geschichte des Elsasses, 1843, t. III.

voici comment il s'exprime sur le rapport de Knebel à Gerung, III, 453 : « Jean Knebel, disciple de Pierre d'Andlau, d'abord chapelain de l'évêque de Bâle Berthold de Ferrette et chanoine à Lutenbach, est l'auteur de Collectanées qui contiennent des détails précieux sur l'histoire de son temps, particulièrement sur la guerre de Bourgogne. Nicolas Gerung de Blauenstein, aussi chapelain de la cathédrale de Bâle, les inséra dans son recueil historique, composé de trois parties et relatif à la même époque; mais la première partie en est perdue. Schæpflin voulait en faire des extraits pour son recueil des historiens alsaciens. » La phrase qui concerne Gerung est erronée. Le premier volume du Journal de Knebel paraîtra en automne, par lessoins de M. Boos, de Bâle; en attendant, nous pouvons nous servir du récit de Strobel comme reproduisant Knebel:

« Le 9 juin, le duc de Bourgogne vint camper devant Morat, où les alliés avaient jeté cinq cents hommes de choix. La nouvelle de l'approche du duc provoqua une grande agitation. Le 11, le messager de Berne descendit le Rhin en barque jusqu'à Strasbourg, pour demander secours à l'évêque et à la ville. Justement il y avait une assemblée qui discutait les voies et moyens propres à faire rentrer le duc de Lorraine René en possession de ses États; le comte Oswald de Thierstein était présent. Ce personnage, èn qualité de gouverneur des possessions autrichiennes de la haute Alsace, envoya, dès le len-

demain, au greffier provincial à Ensisheim, l'ordre de publier un triple ban pour que tous ceux qu'il concernait se trouvassent à leurs lieux de réunion, sous peine de perdre honneur, corps et biens; aux nobles, il fut enjoint de se présenter en personne et sans délai; Habsheim était le lieu de rendez-vous de la cavalerie, Liestal et les environs celui de l'infanterie. Strasbourg aussi fit ses préparatifs, et, le 15, ses hommes se mirent en marche, au nombre de 550 cavaliers et de 300 arquebusiers, avec 12 pièces de campagne. Du 17 au 20, les portes de Bâle restèrent ouvertes jour et nuit pour le passage des troupes. Le 18, partit le duc René, qui avait réuni trois cents hommes bien armés, parmi lesquels se trouvaient trois comtes de Bitche (1). La préfecture autrichienne fournit huit cents chevaux; le commandant était Guillaume Herter, à qui, le jour de la bataille, fut confié le commandement de toute l'armée alliée. Avant la bataille, le duc de Lorraine et le comte de Thierstein créèrent chevaliers plusieurs gentilshommes

⁽¹⁾ Le plus connu est Simon Wecker, fils de Frédéric, comte de Deux-Ponts. En 1480, il reçut, en vertu d'une transaction passée entre les comtes de Hanau et ceux de Deux-Ponts, la seigneurie d'Ingwiller avec le district d'Oberbronn et celle de Wærth. Il fut convenu en outre que les deux héritiers, 'lui et Philippe de Hanau, jouiraient en commun de la propriété des châteaux de Lichtenberg, Hunebourg, Winstein et Arnsperg. Simon Wecker fut tué en 1499, à Dornach, en se battant contre les Suisses, au secours desquels il marchait en 1476.

du Sundgau, de la Lorraine et de l'Alsace, et l'on publia l'ordre du jour suivant :

- « 1. Chacun restera au poste qui lui a été assigné.
 2. On ne fera pas de prisonniers. 3. Celui qui fera mine de fuir, son voisin doit le tuer immédiatement. 4. De même pour celui qui poussera un cri de ralliement autre que le cri indiqué. 5. On ne fera pas de butin avant que la victoire soit certaine. 6. Les prêtres, les femmes et les enfants seront traités avec égards.
 - « Quand l'armée alliée eut pour la seconde fois battu ses adversaires, cette fois trois fois plus nombreux, une partie des Strasbourgeois et des Bâlois restèrent avec les confédérés et poursuivirent la guerre contre la Savoie; le reste du contingent alsacien arriva à Bâle le 27; les Strasbourgeois rapportaient treize drapeaux. »

OSWALD DE THIERSTEIN

remplaça Hermann d'Eptingen comme préfet autrichien en Alsace (1475). Avant la bataille de Morat, « il créa et consacra de son épée cent cinquante chevaliers, dont le premier était le seigneur René de Lorraine et parmi lesquels on comptait les nobles de l'Alsace, du Sundgau, du Brisgau, de la Souabe, de la Confédération suisse, et ils furent requis par ledit sire Oswald d'agir en hommes de cœur (1). »

Oswald commanda la cavalerie de l'aile droite de l'avant-garde, le duc René la cavalerie de l'aile gauche; le nombre des chevaux s'élevait à 1,100. Le centre était sous les ordres de Hans de Hallwyl, qui avait pour adjudants Rodolphe de Wuipens et Hans Vögeli, tous deux de Fribourg; l'infanterie était sous les ordres inmédiats de Kätzi, de Schwytz; on comptait au moins 5,000 hommes.

L'arrière-garde, composée de 5,000 hommes, était conduite par le Lucernois Gaspar de Hertenstein. Enfin le gros de l'armée était commandé par Waldmann, de Zurich, près duquel se tenait Herter, le général en chef. L'infanterie pouvait atteindre un total de 23,000 hommes. Ajoutez 1,100 chevaux, l'armée des alliés aura compté 24,000 combattants. L'armée bourguignonne, abstraction faite du corps qui assiégeait Morat, n'était guère plus forte.

Lorsque l'ennemi eut été battu, on s'occupa à Bâle des moyens de reconquérir la Lorraine, mais Oswald n'assista pas à cette expédition. « Le jour de Sainte-Anne, vint d'Inspruck le chevalier Hermann d'Eptingen, qui rapporta de quelle manière le seigneur Sigismond avait destitué le sire comte Oswald, son bailli,

⁽¹⁾ Knebel. Chr. ms., II, 20.

pour le fait d'avoir commis un grand nombre de fautes dans son pays en introduisant des nouveautés tant à Fribourg, Nuwembourg qu'à Ensisheim, et d'avoir reçu une grande somme d'argent (1). » Oswald néanmoins recut en 1480 en fief, en même temps que son frère Guillaume, le château de Hohkænigsbourg. Sigismond prescrivit aux Strasbourgeois de relever la forteresse ruinée et de ne pas troubler les nouveaux feudataires. La charte originale rappelle les circonstances qui ont fait tomber le château dans ses mains et énumère les services de Thierstein. Sigismond confère le Burgstall et le Schloss, à titre de fief, au comte Oswald, pour services rendus comme commandant supérieur et préfet en Alsace pendant la guerre de Bourgogne, et à son frère Guillaume (2), pour services rendus et à rendre à la maison d'Autriche. En 1485, Frédéric III déclare que le château relèvera à l'avenir de la maison d'Autriche et non de l'Empire, et en 1501 Maximilien I' confère le même fief à Henri de Thierstein. Les Thierstein descendaient d'une famille originaire du Frickthal (Argovie). Le père d'Oswald, le comte Jean, avait été protecteur du Concile de Bâle. Oswald mourut en 1487 (3).

⁽¹⁾ Knebel, Chr. ms., II, 20.

⁽²⁾ Et non Hermann, comme le dit M. Spach: le Château de Hohkanigsbourg, 1856.

⁽³⁾ Voy. Bartholdi, Curiosités d'Alsace, I, 383.

GUILLAUME HERTER

Le rôle joué par Herter dans la bataille de Morat resta obscur jusqu'aux recherches de M. Amiet, de Soleure. Les uns prétendaient qu'il avait été le commandant en chef, les autres qu'il était simplement à la tête du contingent autrichien. Les opinions sur son origine étaient encore plus divergentes. Dans la plupart des récits, Herter apparaissait sur le champ de bataille comme une sorte de deus ex machina. Les uns le disaient Suisse, les autres Autrichien, le plus grand nombre Strasbourgeois. Cette dernière origine est encore acceptée par Strickler (Histoire de la Suisse) et Weber (Histoire universelle). D'après Piton, Strasbourg a envoya cinq cent cinquante cavaliers, etc., sous lés ordres du comte Louis d'Eptingen et du capitaine Guillaume Herder.

« A Morat, dit M. Spach, Guillaume Hærter, le capitaine de Strasbourg, commanda toutes les troupes alliées. » Il résulte des recherches de M. Amiet qu'Herter appartenait à une famille de ministériaux des comtes de Tubingue, dont le château patrimonial de Herteneck se trouvait à Dusslingen, non loin de Tubingue. Il vécut d'abord à la cour du comte Louis de Wurtemberg, devint conseiller du comte Ulrich et bailli de la ville de

Wildberg; il commanda les troupes wurtembergeoises à la bataille de Seckenheim (30 juin 1462), et entra en 1465 au service du comte Henri de Wurtemberg. En 1468, il servit l'Autriche en qualité de gouverneur de Waldshut, et lorsque cette ville avec d'autres furent engagées à Charles le Téméraire, il devint bailli de Bourgogne; lorsque ces mêmes villes furent de nouveau dégagées, il redevint fonctionnaire autrichien. Pendant la guerre de Bourgogne, il s'acquit non-seulement la réputation d'un homme de guerre éminent, mais encore celle d'un habile diplomate. Il était à la tête des troupes autrichiennes lors du siége d'Héricourt. Quelque temps il fut à la solde de la ville de Bâle, et le 30 avril 1475 il prit part, avec cinq cents Bâlois, au siége et à l'assaut de Granson. La même année, il servait de nouveau l'Autriche et, en qualité de gouverneur d'Epinal, défendait cette ville contre Charles le Téméraire. Devant la ville assiégée de Morat, il parut comme commandant de la cavalerie autrichienne, forte de cinq cents hommes. Le matinde la bataille, il reçut la mission de faire une reconnaissance à la tête de cinq cents cavaliers et de mille fantassins; enfin, avant la bataille même, il fut choisi pour commandant en chef. Il exerça la même charge à la bataille de Nancy. Il fut aussi plusieurs fois envoyé de l'Autriche auprès de l'empereur et auprès des confédérés à Lausanne, Fribourg, Lucerne, lors de la discussion des questions majeures soulevées à plusieurs reprises entre la Suisse et la Bourgogne. Herter n'était donc pas un capitaine strasbourgeois : c'était un condottiere sorti de la Souabe.

C'est ici le lieu de donner le récit de la bataille tel qu'il se trouve dans Hunkler (Geschichte der Stadt Colmar, 1838):

«Strasbourg envoya six cent soixante cavaliers, trois cents arquebusiers et douze canons, sous le commandement du comte d'Œtingen; Colmar envoya trois cents combattants, et les autres villes chacune selon ses moyens. Lorsque toutes les troupes furent réunies, l'armée des alliés se monta à 30,000 hommes. Ils s'avancèrent contre l'ennemi, sous la conduite du duc René de Lorraine et du comte de Thierstein. Quand les deux armées furent en présence, les Suisses et leurs alliés se jetèrent à genoux et implorèrent le secours du Dieu des armées.

« Le soleil, qui depuis le matin était enveloppé d'un cercle de nuages, jeta quélques rayons sur ces hommes en prière, cè qu'ils regardèrent comme un signe certain de victoire. Quelques instants après, un capitaine strasbourgeois, nommé Herzer, proposa de placer des fantassins derrière les haies des jardins, pour soutenir les combattants; mais Félix Keller, de Zurich, qui commandait l'avant-garde, répondit que les Suisses étaient habitués à attaquer l'ennemi de face; alors on se porta en avant. La cavalerie du Téméraire engagea la bataille

et repoussa celle des Suisses, moins nombreuse. Mais l'infanterie vint soutenir la cavalerie d'une manière si puissante que les Bourguignons commencèrent à mollir et perdirent une partie de leurs canons. Les Suisses tournèrent les pièces qu'ils avaient prises contre les Bourguignons et acculèrent ceux-ci au lac. Alors commença une mêlée générale, et les alliés combattirent comme des lions. Des hommes qui avaient suivi le Téméraire, 13,695 restèrent sur le champ de bataille, 5,870 se noyèrent, et 2,500 furent tués dans la fuite. A la diète qui fut tenue ensuite à Fribourg, Hans Hüter parut au nom de la ville de Colmar. »

LE CONTINUATEUR DE KŒNIGSHOVEN

Kænigshoven vécut de 1346 à 1420. A sa chronique se rattæche une série de continuations et de remaniements qui vont jusque dans le xvi siècle. Déjà, dans les manuscrits originaux de l'auteur, il y avait des feuillets vides propres à recevoir des additions (1). Comme il n'y eut pas au xv siècle d'ouvrage historique lu davantage sur les bords du Rhin et dans la haute Allema-

⁽¹⁾ De la grande chronique allemande étaient en blanc les feuillets 97 a à 106 a, 177 a à 184 b, 249 b à 256 a. 262 b à 268 b.

gne, on vit se multiplier les copies de la chronique, dans laquelle passèrent les continuations, encore augmentées par les derniers possesseurs.

La guerre de Bourgogne, dans l'édition de Schilter, va de la page 367 à la page 381, mais la journée de Morat ne prend que vingt lignes. D'après le continuateur anonyme, les Strasbourgeois se mirent en marche le jour de Saint-Vit et Saint-Modeste, au nombre de 550 cavaliers et de :300 arquebusiers avec 12 coulevrines. On tua au duc de Bourgogne 18,000 hommes, sans compter ceux qui se noyèrent, et on lui prit 4,000 tentes et beaucoup de pièces d'artillerie. Le récit de la prise d'Héricourt (13 novembre 1474) est suivi de la liste des alliés, qu'il est nécessaire de connaître:

Le duc Sigismond d'Autriche;

Le duc Robert, évêque de Strasbourg;

La ville de Strasbourg;

L'évêque de Bâle et la ville;

Les confédérés suisses;

Ceux de Colmar;

Ceux de Schlestadt;

Ceux de Kaysersberg;

Ceux de Mulhouse;

Ceux de Munster;

Ceux de Türckheim;

Ceux d'Obernai;

Ceux de Rosheim;

« Plus, les chevaliers et varlets établis sur le territoire des seigneurs et villes susdits ; ils furent tous dans cette alliance qui devait durer dix ans. »

Enfin, dans l'appendice de l'édition Schilter, il y a, p. 1104 à 1113, une série de documents qui ont trait à la bannière de la ville, mais qui, datant de 1475, nous fourniront quelques échappées sur la situation militaire de Strasbourg à cette époque. Philippe de Müllenheim, capitaine du contingent strasbourgeois dans l'armée opposée par Frédéric III à Charles le Téméraire devant Neuss, rend compte des démarches faites pour maintenir la ville dans le droit qu'elle possédait de longue date de porter la première la bannière impériale, à côté de laquelle la bannière de Strasbourg avait sa place. Le second jour, c'était le tour de Cologne, le troisième d'Augsbourg, le quatrième de Nuremberg, le cinquième de Francfort, le sixième d'Ulm. Ce fut le chevalier Bernhart Wormbser, colonel, et Schweikhart de Sikingen, lieutenant, que Strasbourg chargea de porter sa bannière dans l'expédition de Neuss, en leur enjoignant de ne la replier sous aucun prétexte. Gaspar de Lohr, qui avait été porte-bannière dans l'expédition de Bohême et s'était, au camp de Vienne, permis d'abaisser son étendard, fut, à son retour à Strasbourg, mandé par-devant le conseil des Treize, qui lui. retint sa paye et le mit en disponibilité. Jacques Bock envoie aussi un rapport d'où il résulte que Lips

(Philippe) de Müllenheim et Hans de Kageneck se sont adressés au margrave de Brandebourg pour qu'il les soutînt dans la revendication des priviléges de leur patrie. Enfin Thiébaud de Müllenheim, stettmeister, et le conseil envoient aux chefs militaires une instruction relative au serment qui doit être prêté à Sa Majesté impériale et n'oublient pas de rappeler les dépenses que leur occasionnent ce temps de guerre et en dernier lieu l'envoi d'un corps de cavalerie destiné, sous les ordres du chevalier Frédéric Bock et de Pierre Schott, altammeister, à rejoindre les Bernois opérant dans la haute Bourgogne. Cette dernière pièce est datée du samedi après Cantate. 1475, c'est-à-dire du 18 mai.

L'ÉVÊQUE ROBERT DE BAVIÈRE

a été curieusement dépeint par Wimpheling (1). Après avoir contracté un emprunt à Haguenau, il fit son entrée à Strasbourg en 1449, avec huit cents cavaliers dont vingt-six comtes et barons, sans compter son père et ses frères. Il vécut d'abord à la manière d'un prince séculier plutôt que comme un ecclésiastique. Il fit célébrer avec pompe les noces d'un fils. Une nuit qu'il allait chez une petite dame mariée, il tomba et se cassa

⁽¹⁾ Catalogus episcoporum Argentinensium, 2º édit. Argent., 1651.

dont l'une épousa Henri Martini de Brethen. Il aimait fort les gros de Strasbourg. A l'instigation d'un abbé apostat, il dépensa beaucoup en recherches d'alchimie. Il ne disait pas la messe, mais il lisait les heures canoniques. Il fit sonner tous les jours les cloches à midi en mémoire de la Passion du Seigneur, ce qui ne se faisait précédemment que le vendredi... Ici Wimpheling change de ton: il était d'une grande frugalité; c'est qu'il n'existait plus dans le trésor de l'évêché une seule coupe d'or ou d'argent; la domesticité n'avait pas même de la vaisselle d'étain: elle mangeait dans des écuelles de bois. Robert ne portait ni soie ni habits brodés.

Dans les premières années de son épiscopat. le cardinal d'Arles, Ludovic, se rendant à Bâle, fut attaqué, au-dessus de Strasbourg, par Jean comte d'Eberstein et par des barons de Lutzelstein, puis dépouillé de ses chevaux et de ses mulets. Le cardinal eut à peine le temps de se réfugier dans la place de Benfeld, où il fit en arrivant un calembour sur le nom de la ville. Bene valet pro nobis, s'écria-t-il sans souci des principes d'étymologie. A la fin de 1475, les Strasbourgeois, par crainte de Charles le Téméraire, détruisirent de fond en comble cinq monastères situés hors les murs, ceux des Carmes, de Saint-Marc, de Sainte-Agnès, de Saint-Jean in undis et des Pénitentes. Robert de Bavière

mourut le 17 octobre 1478 et sut enseveli à Saverne. Herzog dit que la cavalerie épiscopale arriva à Morat trop tard (1).

LA VILLE DE STRASBOURG

était représentée en 1476 par les quatre stettmeister ou prêteurs nobles Thiébaud et Philippe de Müllenheim, Rodolphe d'Endingen et Jacques Bock. L'ammeister ou consul plébéien régent était Pierre Schott, de la tribu de la Lanterne ou des meuniers.

En 1475-76, les murs de Strasbourg furent flanqués de quatorze tours carrées qui servirent autant à défendre la ville qu'à observer l'ennemi. Il restait encore trois de ces tours au commencement de ce siècle: l'une, près de la porte de l'Hôpital, qu'on avait exhaussée pour en faire un observatoire astronomique; la tour de Sainte-Catherine, à l'angle près du pont du même nom, et la tour des Florins (Guldenthurm), appelée faussement en français tour des Martyrs, que nous avons vu démolir tout récemment (2).

⁽¹⁾ Edelsasser Chronik. Strassburg, 1592, VI, 303.

⁽²⁾ La tour des Martyrs, où était établie la torture avec les instruments de supplice en usage dans ces temps, était située rue de la Prison, derrière l'hospice de Saint-Marc. (Dæumel-thurm.)

Ruch, dans sa Chronique de Strasbourg, brûlée en 1870 (1), donnait une liste détaillée des couvents et divers bâtiments démolis à l'occasion de la guerre de Bourgogne. Le magistrat avait nommé une commission spéciale avec pleins pouvoirs de faire tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un siège. Cette commission remplit ses fonctions avec sévérité et sans acception de personnes: elle ordonna à tous ceux qui en avaient les moyens de s'approvisionner pour deux ans; elle fit elle-même de grands approvisionnements aux frais de la ville. On sit la visite des greniers et des caves publiques, et il s'y trouva des grains pour dix ans et du vin pour trois; on demanda aussi l'assistance des villes libres et impériales de Souabe; mais, n'ayant reçu de la plupart que des réponses évasives, on leur donna à entendre qu'en temps et lieu l'on se souviendrait de cette conduite.

Au Waseneck, hors la porte des Juifs, on démolit deux cent cinquante maisons; au Schweighof, entre l'Ill et le Wuhrgiessen, cent; à l'Urbansau, soixante; au Finkwiller et près de Saint-Arbogast, cent; hors la porte de l'Hôpital, cent soixante-dix fermes; en tout, six cent quatre-vingts maisons et fermes.

Pierre Schott, l'ammeister, avait été délégué aux

⁽¹⁾ J. Balthasar Ruch, Wahrhafte und gründliche Beschreibung der weltberühmten und weitherum in aller Welt bekannten freyen Reichsstadt Strassburg. In-folio, 1588.

conférences de Trèves avec Philippe de Müllenheim et Henri Arg. Avec Jean de Kageneck, Jacques Amlung et Jean Væltsch, il prit part à la condamnation de Hagenbach.

Aux archives de la ville, on trouve les rapports militaires des commandants de troupes strasbourgeoises Frédéric et Jacques Bock, Jean de Bærsch, Philippe de Müllenheim, Bechtold Offenburg, Frédéric de Fleckenstein, Hermann d'Eptingen, Jean de Kageneck et Lienhart ammeister. Ces rapports sont datés des camps de Châtenois, Balschweiler, Sainte-Marie, Neuss, etc. Les autorités de Berne fournissent des détails sur le siége de Morat et la défaite des Bourguignons et font l'éloge du maître arquebusier envoyé par Strasbourg pour aider à la défense de la ville assiégée.

Voici le rapport de Berne, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Brucker:

« Le duc a fait une nouvelle inspection de son armée et remis l'ordre partout. Le nombre de ses hommes peut s'élever à 60,000. Ils ont refait leur équipage, et le duc est sorti de son camp et s'est avancé contre nous la distance d'un mille; il est maintenant campé dans le Jura, où il y a des bois et des montagnes. Il a deux grandes pièces d'artillerie dont l'une est en fer, et environ cent coulevrines, mais elles ne sont pas bien bonnes, car, après quelques coups, elles éclatent. Il a sous ses ordres environ 300 Allemands, dont les uns sont de la Confédéra-

tion et les autres d'autres pays; ceux-ci ont trois capitaines : l'un est un Blarer, de Constance.

« Il a été un temps malade; il est encore pâle, et l'on répète que la nuit, dans sa maison, un grand bruit s'est élevé, au point qu'on croyait que le malin esprit voulait l'emporter; alors il s'est rendu à Lausanne, où il est resté couché.

« Les gens de la Gueldre voudraient rentrer chez eux, car ni à eux ni aux autres il ne donne la solde; il les ajourne, et ils n'obtiennent rien.

α A l'armée, une mesure de vin coûte 1 vieux blapphart, et ce qu'on mange de pain en une fois aussi un vieux blapphart.

« Le duc se préoccupe du roi (Louis XI) et pense, après en avoir fini avec nous, se tourner contre lui. La duchesse de Savoie reste toujours à Lausanne et le comte de Romont à Stæfys, avec une suite. Hier, les nôtres à Morat ont attaqué l'ennemi; cavaliers et piétons ont pris la la fuite honteusement, et les nôtres ont fait un butin considérable. L'opinion commune dans l'armée est que le duc veut se poster devant Fribourg. »

Une prophétie de Pierre Potot, prêtre de Saint-Julien, sur l'issue de la guerre, et des détails relatifs à la détention du comte Engelbert de Nassau, fait prisonnier à la bataille de Nancy par Jean Marx et Jean Lemmel, tous deux au service de la ville de Strasbourg, terminent cet épisode historique du règne de Frédéric III.

CEUX DE COLMAR se souvenaient des dangers courus jadis. Quand Charles arriva en Alsace, Pierre de Hagenbach demanda au magistrat l'hospitalité pour son maître. Le magistrat, plein d'égards pour le Bourguignon, lui accorda l'entrée dans la ville, à condition que sa suite ne serait pas trop nombreuse. Mais lorsque des cavaliers wallons se présentèrent de toutes parts et que plusieurs montrèrent leurs insolentes figures dans les rues, le magistrat se repentit de sa politesse et fit fermer les portes. Le Téméraire trouva visage de bois et, furieux d'être bravé à ce point, alla passer la nuit au château de Kientzheim, que le comte Jean de Lupfen mit à sa disposition. Colmar figure aux assises qui condamnèrent Hagenbach. Son envoyé prit part à la sentence de mort; son bourreau l'exécuta. Quand Charles courut venger la mort de son gouverneur, il rencontra le contingent de Colmar dans les plaines de Morat et de Nancy.

Schlestadt, en 1476, était émancipé; depuis deux ans la ville se gouvernait elle-même sous la protection du landvogt; les deux plus anciens des quatre bourgmestres régents remplissaient successivement les fonctions de prévôt impérial; mais, sortis des rangs du peuple, élus par le peuple, ils ne prenaient plus leurs inspirations dans une influence étrangère ou dans les caprices de leur amour-propre.

Schlestadt envoya un des vingt-sept juges devant

lesquels dut comparaître Hagenbach. « Mais le sort de l'Alsace était d'avoir à se plaindre tant de ses alliés que de ses ennemis (1).» Les Suisses, en revenant de Nancy, pillèrent Sainte-Croix et, arrivés à Schlestadt, firent expulser les israélites, que le magistrat avait tolérés. Cet acte ne fut point blâmé par l'empereur; mais, en 1479, il accorda au magistrat seul le droit de recevoir ou de renvoyer les juifs.

KAYSERSBERG figure d'ordinaire sur les matricules de l'Empire en tête des villes de l'Alsace, moins sans doute à cause de son importance relative qu'en raison de ce que cette ville avait son prévôt impérial, dont l'autorité s'étendait sur les villes impériales de Türckheim et de Munster, ainsi que sur les sujets impériaux établis dans les seigneuries de Hoh-Landspurg et de Rappoltstein. Le reichsvogt était à la fois chef militaire et grand justicier. En cas de sentence de mort, il brisait son bâton et le jetait aux pieds du condamné. Entre autres droits ou devoirs étranges, il avait celui d'enfoncer le premier clou dans toute potence neuve. Le magistrat municipal de Kaysersberg se composait de six, plus tard de quatre stettmeister, de douze sénateurs, réduits ensuite à six, et de quatre tribuns ou délégués spéciaux des quatre tribus des vignerons, des tonneliers, des tanneurs et des boulangers. Les autres profes-

⁽¹⁾ Dorlan, Notices sur l'Alsace. Colmar, 1843.

sions formaient des subdivisions de ces tribus, dont le règlement date de 1479. Lors de la guerre de Bourgogne, Kaysersberg se fit remarquer par son ardeur, et son contingent se battit vaillamment.

Nous avons prononcé plus haut le nom de Rappoltstein; c'est le moment de dire que Maximin de Ribeaupierre, fils de Bruno, fit partie de la cour des ducs de Bourgogne. On le voit figurer comme grand échanson de Philippe le Hardi et ensuite comme chambellan de Charles le Téméraire. On a prétendu qu'en 1483 il se trouvait en Terre-Sainte en compagnie d'un Zorn de Bulach.

OBERNAI

Les archives d'Obernai, tout en fournissant des renseignements sur les autres expéditions et la guerre de Bourgogne, et même en marquant des acquisitions d'hommes faites par la ville, n'apprennent cependant rien sur les contingents fournis à l'occasion des journées de Granson et de Morat. Toutefois, comme pendant cette période de la guerre Obernai continua à prendre part aux conférences tenues par les confédérés, ainsi que cela résulte des comptes communaux, il est à présumer que la ville continua aussi à fournir ses contingents. Cependant ces mêmes comptes se taisent sur

ce sujet et ne mentionnent que les frais de voyage des députés. Un ou deux cahiers manquent d'ailleurs; quant à des pièces autres que les comptes communaux, elles font absolument défaut pour toute cette période (1).

Obernai fournit pour l'expédition d'Héricourt cent hommes, commandés par le stettmeister André Erstheim. A Neuss (1475), il envoya vingt-cinq hommes, commandés par le stettmeister Hugues Zaber. La situation des villes qui faisaient partie de la Confédération était d'autant plus critique qu'une partie de la noblesse, toujours hostile à leur égard, se trouvait être de connivence avec le duc de Bourgogne. Une conjuration qui se trama à cette époque dans la contrée d'Obernai en fournit une preuve palpable. Il ne s'agissait de rien moins que de livrer secrètement au duc de Bourgogne les châteaux de Kagenfels et de Girbaden ainsi que les deux villes d'Obernai et de Rosheim, conjointement avec Niedernai et son château fort. Par la possession de ces forteresses, le duc de Bourgogne se serait frayé un passage dans le cœur de l'Alsace et aurait menacé directement Strasbourg, à qui il en voulait particulièrement. Ce plan avait été formé par le sire de Girbaden Jacques de Hohenstein, de concert avec d'autres nobles. Déjà les conjurés avaient reçu une somme de 10,000

⁽¹⁾ Communication de M. Gyss.

florins pour prix de l'engagement qu'ils avaient contracté, quand l'évêque, seigneur suzerain de Girbaden, eut connaissance de l'affaire et en fit part au magistrat de Strasbourg, lequel dirigea secrètement sur le château de Girbaden une troupe armée qui réussit à s'en emparer par surprise. L'enquête constata que trente nobles s'étaient ligués pour l'exécution du projet et que le landvogt lui-même, le comte palatin Frédéric, n'était pas étranger à la conjuration.

Pendant ce temps, les confédérés continuaient leurs expéditions dans la haute Bourgogne. Le capitaine Antoine Stub de Westhoffen enrôla pour le compte d'Obernai, à Berne et à Soleure, vingt nouveaux compagnons avec lesquels il rejoignit vingt autres Suisses soldés par la ville, qui se trouvaient déjà en Bourgogne sous le commandement de Jean Hüter, de Colmar. Lors de la première expédition de Lorraine, Obernai fournit un contingent de quatorze hommes, commandés par Michel Seger. Six d'entre eux furent du nombre de ceux qu'on jeta dans Nancy pour renforcer la garnison de cette ville quand, au mois de septembre 1475, le corps confédéré retourna dans ses foyers. Une seconde expédition en Lorraine eutlieu au mois d'octobre, pour laquelle Obernai fournit vingt-quatre hommes. Le gentilhomme Hetzel Schenck, d'Obernai, fit partie des deux.

A l'armée qui entra en Lorraine fin août 1476, Obernai envoya trente-six bourgeois, commandés par Erstheim, qui furent rejoints un peu plus tard par dix mercenaires conduits par Nicolas Roller. De cette expédition fit aussi partie un petit corps de cavalerie organisé aux frais de la ville et dans lequel s'étaient enrôlés plusieurs gentilshommes d'Obernai et du voisinage, entre autres Bernard Gossmar, Christophe de Weitenmühlen et Pierre Ritter, lequel occupait alors le château de Birckenfels.

LA CHRONIQUE DES DOMINICAINS DE GUEB-WILLER

fournit, pour toute la durée du xv° siècle, des détails trop précis et en trop grand nombre pour ne point permettre de supposer l'existence d'un rédacteur contemporain des faits rapportés pendant cette période. Au commencement du xvi° siècle, vers l'année 1520, un des enfants les plus dévoués de Guebwiller, Jean Stolz, ainsi qu'il se nomme lui-même une fois, se chargea de la continuation de la chronique. Il interrompit son journal en 1540, probablement à sa mort; c'est en cette année du moins que se termine le manuscrit de sa rédaction qui se trouve à la bibliothèque de Colmar. Le dominicain Séraphin Dietler termina ce récit, dont les premiers auteurs écrivaient vers l'année 1300 et que le dernier n'interrompit qu'en 1723.

« Après que le duc Charles de Bourgogne eut perdu force hommes et biens devant Granson, il voulut la même année encore se venger des Suisses : il vint donc Dominica Trinitatis (1) avec 8000 hommes bien armés devant la ville de Morat, pour l'assiéger et la prendre, car elle n'était occupée que par une petite garnison. Les Suisses demandèrent un prompt secours à leurs alliés; on envoya un député à l'évêque et à la ville de Strasbourg, où par bonheur se trouvait aussi présent le comte Oswald de Thierstein, gouverneur en haute Alsace, etc. Celui-ci ordonna à son greffier d'Ensisheim de faire armer les piétons que les villes et bailliages avaient à fournir; il fut aussi levé des hommes en Brisgau et dans la Forêt-Noire, et les troupes devaient être réunies à Hapisheim le jeudi avant la Saint-Jean (2). Le 17 juin, Strasbourg fit partir 400 (hommes) à cheval, conduits par le comte Louis d'Œttingen, avec 300 arquebusiers et 12 pièces; l'infanterie autrichienne était accompagnée de 200 cavaliers. Colmar, Keisersperg, Schlettstatt et d'autres villes avaient chacune fourni leur contingent. Le duc Reinhard de Lorraine se joignit à elles avec 300 chevaux. En somme, les Suisses et leurs alliés étaient au nombre de 30,000. L'ennemi disposait d'une artillerie supérieure et de toutes

^{(1) 9} juin.

^{(2) 20} juin.

sortes d'avantages. Lorsqu'il vit les alliés engager l'attaque, il ouvrit un feu terrible; mais, lorsqu'on eut enlevé aux Bourguignons leurs pièces et que vers midi l'on se prit corps à corps, les Bourguignons, après s'être désendus un moment en désespérés, se dispersèrent en désordre; on les poursuivit et on en tua un grand nombre; beaucoup furent canardés sur le lac comme des sarcelles, d'autres descendus des arbres à coups de pique et de hallebarde; on raconte que le lac devint tout rouge du sang des victimes. La bataille dura depuis midi jusqu'au soir. De l'armée du duc de Bourgogne, 21,815 hommes restèrent sur le champ de bataille ou dans le lac (il y en a qui disent 30,000); de l'armée alliée, 250 hommes mordirent la poussière. Le duc perdit tous ses bagages, plus de 1,000 tentes, parmi lesquelles celles du duc et des autres chefs étaient de prix; les pièces et les équipages furent distribués entre les alliés, mais le butin fait à Nancy fut encore plus considérable.

a A cette sanglante bataille susdite, un général bourguignon fut l'objet d'un grand miracle: lorsqu'il vit la perte des siens et le danger que courait sa propre vie, il sauta tout armé dans le lac avec son cheval et promit aux saints martyrs thébains Urs et Victor, de Soleure, que s'ils sauvaient ses jours il irait faire ses dévotions à Soleure, donnerait une offrande et se montrerait reconnaissant sa vie durant. Alors il traversa le lac avec son cheval et son lourd équipement; il accomplit son vœu à Soleure et y laissa son équipement, lequel est encore conservé à l'arsenal, où je l'ai vu de mes yeux.

« Parmi les objets de prix que les soldats suisses trouvèrent dans le camp du duc, il y eut un gros diamant que d'abord on rejeta, qu'on ramassa ensuite; il fut donné à un prêtre pour une couronne; le prêtre s'en défit pour deux. Il passa en diverses mains, jusqu'à ce que Bartholomé Mey, un Bernois, le vendit aux Génois pour 7,000 florins, ceux-ci à Ludovic duc de Milan pour 11,000, et ce dernier au pape Jules II pour sa mitre pour 20,000 ducats (1). »

MATERNE BERLER naquit vers 1487 à Rouffach. Il était issu d'une famille qui, dès la seconde moitié du XIV° siècle, marquait au nombre des plus distinguées de cette ville. Il suivit l'école de Schlestadt, que dirigeait Jérôme Guebwiler, et c'est sans doute sous l'influence de ce savant maître qu'il aura conçu le projet de se vouer à la prêtrise. Rouffach faisant partie du diocèse de Bâle, il est naturel d'admettre que Berler se soit fait recevoir prêtre dans cette ville. « On ignore, dit Schnéegans, à quelle époque le chroniqueur fut appelé au rectorat de Gueberschwihr. Il paraît toutefois que sa nomination remonte au delà de 1538, puisque Berler a l'air de ra-

⁽¹⁾ Voy. Chronique de Guebwiller, pub. par Mossmann. Guebwiller, 1841.

conter comme témoin oculaire la construction, qui eut lieu ladite année, du pont voûté conduisant à l'église. Peut-être aussi Berler avait-il occupé d'autres places avant d'avoir été pourvu d'une cure aussi importante que l'était de son temps celle de Gueberschwihr. Dans tous les cas, on voit dans le même passage que Berler vivait encore dans ce bourg en 1546. C'est là la date la plus récente qui soit énoncée dans tout son volume. » Nous sommes en mesure de publier une pièce (1) qui montre qu'en 1529 Berler occupait à Gueberschwihr une position secondaire, mais qu'il était père d'une fille nommée Anne:

Catherine, à Gueberschwir, exécuteur testamentaire de feu le sieur Jean Horrenbach, curé dudit lieu, et comme fondé de procuration des autres exécuteurs dudit testament, et encore en qualité de tuteur de Jean, fils délaissé par le feu curé; Marc Lengenberg, bourgeois demeurant à Gueberschwir, comme parrain et tuteur d'Anne, ma fille, et nous deux comme fondés de procuration, de la part de Jérôme Henry, bourgeois de Horenbach, lesquelles trois personnes ledit sieur prestre deffunt a institué héritiers des biens spécifiés cy après par ledit testament, confessons et certiffions à tous qu'il

⁽¹⁾ Possesseur, M. Fleischauer, de Colmar.

appartiendra, par ces présentes, avoir vendu, mûre délibération préalablement prise, pour le bien et profit de nos parties principales, cédons, vendons et transportons, tant pour elles que pour leurs héritiers et leurs tuteurs futurs, d'une vente loyale, perpétuelle et irrévocable, à Martin Kilwart, bourgeois de Colmar, et à ses héritiers, sçavoir : deux maisons, avec la cour y joignante et tous leurs droits, appartenances et dépendances, scises à Colmar, dans la rue dite Korngas, tenantes d'un costé à Jean de Soultz, de l'autre costé à une maison qui fait le coin, aboutissante deriere sur les murs de la ville, chargées d'une rente de six florins et demy, à raison de douze schillings et demy envers Daniel Kempf, et de quatre florins en monnoye envers l'église de Holtzwir, ce qui fait ensemble dix florins et demy, dont la somme principale se monte à deux cents dix florins; au reste, propres, franches et quittes de toutes charges et hypothèques envers tous et un chacun.

« La présente vente faite pour lesdites rentes et sommes principales que l'acquéreur a promis tant pour luy que pour ses héritiers, de vouloir acquitter à l'avenir et d'entretenir les deux maisons et toutes les appartenances en bon estat, auquel acquéreur nous donnerons encore vingt florins à raison de douze schillings et demy, valeur de rappes, à cause que les bastiments menacent ruine, au moyen de quoy nous luy avons cédé et abandonné, au nom de nos parties principales, lesdites deux

maisons, avec la cour et les appartenances et dépendances, dont nous luy promettons la garantie, pour en jouir par ledit acquéreur et ses héritiers, et en disposer à leur volonté, sans opposition quelconque de la part de nos parties principales, de leurs héritiers et tuteurs, et arrivant que ledit acquéreur ou ses héritiers fussent troublés en la présente vente, ou qu'il se trouvast dans la suite que lesdites maisons soient chargées d'une plus grande rente que de celle cy dessus, ou qu'ils en fussent évincés, nous promettons audit acquéreur au nom susdit de l'indemniser et porter quitte de tout le dommage que luy ou ses héritiers pourront souffrir, et en cas que nous et nos parties principales n'indemnisions pas ledit acquéreur ou ses héritiers de leur dommage souffert lorsqu'ils nous en auront requis, ils seront en droit de faire saisir et vendre tous les biens généralement quelconques de nos dites parties principales, de leurs héritiers et tuteurs, et même nos propres biens, en quelque lieu ils soient situés, pour, du prix en provenant, se faire payer du dommage souffert, frais et dépens; pour cet effet, nous renonçons à toutes grâces, priviléges et exceptions, et à tout ce qui pourroit déroger aux présentes, le tout sans dol ny fraude. En foy de quoy, etc.

« Furent présents : Conrad Wickkram, bourguemaistre régent; Jean Ruch, stetmeister; Jérôme Boner, prévost, et Martin Hourst, conseiller. Fait à Colmar, le jeudy après le dimanche Esto mihi, l'an de grâce mil cinq cent vingt-neuf.

- Et en bas est un sceau en cyre verde pendant à un double lac de parchemin.
- "Traduit d'allemand en françois sur l'original par nous soussigné, avocat et secrétaire interprette au Conseil souverain d'Alsace; fait à Colmar, le treizième avril mil sept cent quatorze.

a Siffert. »

MATERNE BERLER (1510-20)

« A l'honorable et très-estimé Thomas Berler, membre du conseil à Rouffach, mon père chéri de cœur, moi Materne Berler, prêtre, son fils, j'offre grâce et paix en Dieu.

« Fidélité enfantine et obéissance comme il est dû, père chéri. Comme tu m'as souvent rappelé le voyage que tu fis par devoir en haute Bourgogne, au service de ton prince et seigneur, dans l'expédition faite contre le très-haut et très-puissant prince et seigneur Charles, le dernier duc de Bourgogne, qui attaqua le saint empire romain de toute la puissance de ses armes en assiégeant Neuss, puis Granson, où il perdit son trésor, puis Morat, où il perdit son armée, enfin Nancy, où il perdit la vie et chassa le duc Reynhart de Lorraine, qui résida

quelque temps à Rouffach, jusqu'à ce que les Suisses, avec les nôtres, vinrent à son secours et abattirent son ennemi, le 7 de janvier 1477; alors que tu pensais que de pareilles misères et effusions de sang dont les causes sont généralement l'esprit de vengeance, l'avarice, la passion du brigandage et la soif des conquêtes ne pouvaient s'accomplir sans la perte des âmes, et comme tu assistas, en qualité d'intendant de l'armée du haut Mundat, à la prise de L'Isle, de Blamont, etc., où jeunes et vieux furent impitoyablement massacrés, même dans les églises, à l'exception des prêtres, événements qui furent suivis d'une famine où l'on vit les pauvres Bourguignons réfugiés, sur le cimetière de Rouffach, se nourrir d'herbes et de feuilles de peuplier, et les ouvriers ne pas demander de salaire, mais seulement un morceau de pain pour eux et leurs enfants, qui mouraient de faim; en souvenir de ces horreurs, tu me prias paternellement, moi prêtre, de te montrer par les textes de l'Écriture si les gens de guerre pouvaient arriver à la béatitude éternelle et si les princes, rois et empereurs, dont les cœurs sont entre les mains de Dieu (Prov., 21), détenaient le pouvoir pour guerroyer. Et comme avant le début de cette triste guerre apparut une comète effrayante, pareille à la lune pour son éclat, dont les bandes lumineuses s'étendaient sur la Bourgogne et annonçaient aux Bourguignons les maux futurs, tu pensas que ce signe céleste marquait la colère de Dieu et présa-

geait de grandes catastrophes prêtes à s'accomplir pour la punition des méchants et l'épreuve des bons, pour la perdition éternelle des uns et la récompense céleste des autres. Vu donc que je ne dois rien refuser à ta prière paternelle, je vais, pour te plaire et comme tu me l'as souvent demandé, te satisfaire en partie du moins et selon ma faible intelligence, en répondant d'abord à ta question et en consignant ensuite quelques histoires arrivées de ton temps et à d'autres époques, notamment, selon tes désirs, la vie des évêques de Strasbourg, telle qu'elle est racontée par les historiographes en paroles sans art ni ornement, pour l'illustration de la vieille langue allemande, afin qu'en temps convenable tu puisses égayer par la lecture le temps de ta vieillesse et vérifier que nos jours ne sont autre chose que des jours de tristesse et d'angoisse... »

J.-J. MEYER.

Le premier écrivain qui nomme J.-J. Meyer est J.-F. Hermann, qui, avant de commencer ses Novices historiques sur Strasbourg(1), s'exprime ainsi dans la liste des ouvrages où il est particulièrement traité de cette ville: a Jacques Meyer, Chronique de Strasbourg, in-fol. Elle

⁽¹⁾ Strasbourg, 1817, I, xv.

commence par ces mots: Ninus der grosse Kænig zu Assyrien. Le rédacteur se nomme, à la page 374 de l'exemplaire qui se trouve à la bibliothèque de la ville, ci-devant de Schæpslin. Il a continué sa chronique jusque vers le seizième siècle, mais les possesseurs suivants de son ouvrage y ont sait des additions.

Strobel, dans son Catalogue des ouvrages principaux sur l'histoire d'Alsace, qui est à la fin de l'Alsace d'Aufschlager (1), nomme: Jacob Meyer, Strasburg. Chronik, in-fol. Manuscr. avec suites. Il se répète au 4° volume de son Histoire d'Alsace (2), en mentionnant en passant, dans la période littéraire de 1583 à 1618, le nom de Meyer parmi d'autres chroniqueurs, et en renvoyant au Catalogue Aufschlager. Enfin Heitz, sur les fiches qui servirent à la rédaction du Catalogue de sa Bibliothèque alsatique, disait au nom de Meyer: « Cette chronique a été rédigée par Meyer jusqu'en 1525; diverses mains y ont ajouté des notes plus ou moins étendues jusqu'en 1711. » Ce qui est plus important, c'est une note d'Hermann, écrite sur le revers du premier feuillet du seul manuscrit existant, note d'après laquelle la chronique originale faisait foi que Meyer vivait et écrivait encore en 1526; de plus, qu'il était cousin issu de germain d'un citoyen de Strasbourg, nommé George Herder, au sujet

⁽¹⁾ Strasbourg, 1826, II, 145.

⁽²⁾ Strasbourg, 1844, IV, 249.

duquel la ville de Strasbourg eut un conflit avec le comte de Hanau cette même année. On trouve chez Meyer des renseignements assez détaillés sur la participation des Strasbourgeois à la longue lutte contre Charles le Téméraire (1).

« Alors que l'on comptait 1476, après que le duc de Bourgogne se fut enfui du champ de bataille de Granson avec les siens, il se prépara de nouveau à la guerre et se présenta le dimanche après Pentecôte devant Morat, ville et château situés au bord du lac, que les confédérés avaient occupés au nombre d'environ deux mille hommes de tout canton. Et tous les alliés y avaient de leurs gens; le duc fit jouer ses pièces et tenta un assaut, pensant réparer son désastre, mais il ne réussit point. En attendant, les confédérés écrivirent à leurs alliés, qui arrivèrent avec beaucoup d'hommes et de chevaux. Ceux de Strasbourg se mirent en marche quatorze jours avant la Saint-Jean d'été; il y avait quatre cents chevaux, trois cents arquebusiers, tous hommes de choix, et douze coulevrines avec leurs servants. Les autres alliés agirent de même, et les troupes furent réunies le samedi, jour des dix Mille Martyrs, et des chevaliers furent créés un matin de bonne heure.

« Dans le même temps, le duc de Lorraine fut à Stras-

⁽¹⁾ Chronique de Meyer, pub. par R. Reuss. Strasbourg, 1872.

bourg et demanda à entrer dans l'alliance pour être soutenu dans son projet de recouvrer la Lorraine, et lorsqu'il apprit comment les confédérés suisses avaient écrit à leurs alliés et que tous ces alliés s'étaient joints à eux, il abandonna son dessein particulier et s'arma en compagnie de trois seigneurs de Bitche qui étaient auprès de lui et d'autres chevaliers et varlets, et chevaucha ainsi avec cent chevaux vers les confédérés et les alliés, après être entré dans l'alliance formée pour battre le Bourguignon. Lors donc que les confédérés et alliés furent réunis en grand nombre, ils entrèrent en campagne et surprirent le duc de Bourgogne dans son camp le jour des dix Mille Chevaliers, après midi, et avec l'aide de Dieu ils lui prirent ses tentes et ses équipages, devant la petite ville, ainsi que beaucoup de pièces de canon; ils infligèrent à lui et à ses gens de nouveau une fuite honteuse et tuèrent dans la déroute plus de quatorze mille hommes à pied ou à cheval et en poussèrent beaucoup dans le lac de Morat. Ceux-ci furent tués à coups d'arquebuse ou de poignard ou noyés par des hommes qui étaient venus vers eux en bateaux, de telle manière que pas un n'en réchappa. Et grâce à Dieu, du côté des alliés aucun personnage notable ne fut perdu et peu d'hommes tués. Les alliés restèrent ainsi maîtres du terrain et campèrent à la place occupée par le duc, trois jours et trois nuits, et attendirent son retour, et, comme il ne vint pas, ils s'en retournèrent chacun dans son pays.

a Dans cette expédition furent armés chevaliers au service et sous la bannière de la ville de Strasbourg: le comte Louis d'Œttingen, sire Jehan de Kageneck, sire Frédéric de Fleckenstein, sire Gerhardt de Hochfelden, sire Eberhardt Sturmfeder, sire Conrad d'Ampringen, sire Gaspar de Stockach, sire Ott Sturm, sire Maurice de Kageneck, sire Nicolas Berer, sire Nicolas Merschwin, sire Jean de Furstenberg, sire Wirich Bæckel, sire Bernard Emmershoffen, sire Thomas Lentzel, sire Nicolas Wormsser, le Knæringer d'Augsbourg et un Assterdinger. Sire Adam Zorn et sire Louis de Kagenech faisaient partie de la suite du duc de Lorraine, et il fut créé beaucoup d'autres chevaliers qui ne conservèrent pas leur situation (1), et ceux de Strasbourg prirent cette fois treize drapeaux qu'ils rapportèrent chez eux, et le soir de la Saint-Ulrich (2) ils rentrèrent dans la ville et furent reçus avec de grands honneurs. »

LOUIS D'ŒTINGEN

le commandant des troupes strasbourgeoises, est un des moins connus parmi ceux qui furent armés

(2) 4 juillet.

⁽¹⁾ Les uns par fierté, pour ne pas la partager avec des roturiers, les autres par modestie, parce qu'ils n'étaient pas de grande extraction et manquaient de fortune. « Celui qui possédait des biens, je conseillai de lui donner l'accolade, » Schilling, p. 347, Lied über den Murtnerstreit.

chevaliers à Morat. Etait-il de la famille des Œtingen qui vendirent le landgraviat d'Alsace en 1358? Faisons remarquer que Hertzog l'appelle comte d'Otingen (VI, 303), et qu'ailleurs (VI, 194) il cite une famille des Ottinger, avec des dates allant de 1390 à 1522. Pour ce qui est des noms de lieux, Œtingen était un village faisant partie du comté de Forbach. Mais, en basse Alsace, entre Hohgæft et Zeinheim, se trouvait autrefois Utingen, dont on ne voit plus aucune trace. Il paraît en 1070 sous la forme Ouhtingun selon Schæpflin (Als. dipl., I, 174), sous celle d'Outhtingun chez Grandidier (Pièces justificatives de l'histoire d'Alsace, II, 127).

L'Almanach de Gotha cite une famille d'Œttingen dont la branche de Spielberg réside à Œttingen-sur-Ries, Bavière, cercle de Souabe, et la branche de Wallerstein à Wallerstein, cercle de Souabe, et à Prague.

LES AUTRES CHEVALIERS

Jean de Kageneck fut stettmeister de 1480 à 1484. Il épousa Marguerite, fille de Bernard Bock, et laissa quatre fils. Il est auteur d'un rapport sur Morat cité par Rodt, Die Kriege Karls des Kühnen.

Maurice de Kageneck épousa une Rebstock et eut trois fils. Les Kageneck portaient de gueules à la bande d'argent. Frédéric de Fleckenstein était le quatrième fils de Henri de Fleckenstein (enterré en 1422 dans le chœur de l'église de Soultz-sous-Forêts) et d'Anne de Müllenheim. Il assista aux tournois de Wurzbourg (1479), de Heidelberg (1481), d'Onoltzbach (1485). Prévôt à Wissembourg en 1484, il mourut en 1487.

Les Fleckenstein portaient de sinople à trois fasces d'argent, sur le cimier un buste aux cheveux flottants, vêtu d'or, et à la place des bras deux cornes aux couleurs de l'écu.

Gerhardt de Hochfelden. Une famille de ce nom apparaît au XIIe siècle. Wernert de Hochfelden, ayant eu des contestations avec l'abbaye de Neuwiller, fut excommunié et mourut avant de s'être réconcilié avec l'Église, de sorte que son corps fut porté en terre sans pompe aucune. Mais Agnès, sa fille, fit don à l'abbaye de deux arpents de terre, sis au ban de Hüttendorf, pour le repos de l'âme de son père et pour qu'on déposât ses restes mortels en terre consacrée. Le 21 juin 1196, Rodolphe Hugues et Erbon de Hogfelden figurent comme témoins dans un diplôme donné par l'empereur Henri VI à l'abbaye de Neubourg. Bourcard, chevalier de Hochvelden, est cité dans une charte de Saint-Thomas de l'année 1236. Lantold, chevalier de Hochvelden, possédait l'an 1330, dans le village du même nom, un fief mouvant de l'église de Strasbourg.

Ravenez (1) et M. D. Fischer (2) disent que la famille s'est éteinte en 1467, avec Gerhardt. La chronique de Meyer contredit cette assertion. Les nobles de Hochfelden portaient d'or à un aigle d'azur, membré et colleté de gueules.

Eberhardt Sturmfeder. Sturmfeder était le surnom du chevalier Frédéric Bock, un des huit dictateurs nommés le 16 octobre 1475 pour prendre toutes les mesures nécessaires à la défense de la ville contre les attaques du Téméraire.

Conrad d'Ampringen acquit en 1486, pour lui et ses descendants, le tiers des dîmes de Dürren-Logelnheim, qui était un fief de l'évêché de Metz. Le village de Dürren-Logelnheim, qui a jadis existé entre Colmar et Turckheim, a péri dans les calamités de la guerre de Trente-Ans.

Ottman Sturm (c'est ainsi que l'appelle Hertzog) (3) fut dix-neuf fois stettmeister et eut quatre fils. Il portait coupé d'or sur gueules, l'or chargé d'une fasce de gueules, sur le cimier un col de cygne aux couleurs de l'écu, entouré de trois boules d'argent surmontées de trois plumes d'autruche.

⁽¹⁾ Alsace illustrée.

⁽²⁾ Hochfelden nach geschichtlichen Quellen. Zabern, 1870.

⁽³⁾ Edelsasser Chronik. Strassburg, 1592, VI, 278.

Nicolas Berer. Georges et son frère Jean, dits Berer, écuyers strasbourgeois, fils de Nicolas Berer, ven-dirent en 1432, auchapitre de Saint-Thomas, un revenu de trois livres. Nicolas Berer, écuyer, mourut en 1522; son fils Georges, écuyer, le dernier de sa race, s'éteignit vers 1536. Le second Nicolas, qualifié d'écuyer par Schæpflin, est sans doute le chevalier mentionné par Meyer.

Nicolas Merschwin était feudataire de la seigneurie de Lichtenberg en 1493. Il descendait de ce Rulman Merschwin qui, en 1366, établit des prêtres séculiers dans la maison de l'He-Verte et contribua à y fixer deux ans après des chapelains de l'ordre de Saint-Jean. Les Merschwin portaient de gueules à un écusson d'or enfermant une truie de sable.

Wyrich Böcklin de Böcklinsau fut dix fois stettmeister. Il portait de gueules à un bouc rampant d'argent et accorné d'or.

Thomas Lentzel fut enseveli en 1504, dans l'église de Saint-Thomas de Strasbourg. Henselin, fils de Hugelin dit Lentzlin, écuyer strasbourgeois, était en 1387 placé sous la tutelle de Reinbold Swarber. Le dernier du nom, Christophe, mourut célibataire à Offenbourg en 1591.

Nicolas Wormsser fut trois fois stettmeister. Il

portait coupé de sable sur or, le sable chargé de deux croissants d'argent rangés en fasce.

Adam Zorn épousa en 1475 Marthe Böcklin de Böcklinsau. Il fut capitaine de cavalerie et trois fois stettmeister; il assista au tournoi de Stuttgard en 1484. Il portait coupé de gueules sur or, le gueules chargé d'une étoile à huit rais d'argent.

Au seizième siècle, beaucoup de familles possédaient une chronique qui se transmettait de père en fils. Grâce à cette louable coutume, on vit surgir peu à peu un nombre infini de compilations historiques. Durant les deux derniers siècles, une bonne partie d'entre elles fut recueillie avec les chroniques de Kænigshoven, aux archives de la ville, d'où l'autorité municipale les fit transferer à la Bibliothèque. Une seule de ces chroniques resta aux archives. Œuvre d'un anonyme, elle est sans doute du nombre de ces chroniques de famille dont il vient d'être question. Une mention placée à la fin du récit des guerres de Bourgogne fait voir que ce morceau a été achevé le 25 janvier 1565. La liste des évêques de Strasbourg n'étant poussée que jusqu'à la mort d'Erasme de Limbourg, le 27 novembre 1568, on peut admettre que le volume a été écrit de 1564 à 1568. La relation des guerres de Bourgogne est sans doute transcrite d'un auteur contemporain de Charles le Téméraire. Le style et la langue du quinzième siècle percent

partout. A plusieurs reprises aussi le narrateur se sert de l'expression nous, et fréquemment il parle des événements comme quelqu'un qui en a été témoin. Enfin, l'espèce de péroraison qui termine le morceau par une invocation à la Trinité et à la Vierge, à l'assistance desquelles l'auteur attribue principalement l'heureuse issue de ces campagnes à jamais mémorables et auxquelles il en rend grâces, lèverait à elle seule toute incertitude sur l'origine de la narration.

CHRONIQUE ARCHIVALE

« Le dimanche avant saint Vit et saint Modeste, le duc Charles de Bourgogne et le comte de Romont arrivèrent devant Morat avec 90,000 hommes bien armés, tant cavaliers que piétons. Alors les confédérés demandèrent du secours à leurs alliés. Et ceux de Strasbourg se mirent en marche avec cinq ceuts chevaux; il y avait trois cents arquebusiers et douze coulevrines avec leurs coulevriniers; on était quatorze jours avant le solstice, et il y avait encore d'autres alliés, et l'on fut réuni le samedi, jour des dix Mille Chevaliers. Dans le même temps, le duc de Lorraine se trouvait à Strasbourg et demandait son appui, et lorsqu'il apprit que tous les alliés se joignaient aux confédérés, il se mit en marche avec cent chevaux et créa des chevaliers, et l'on

attaqua le duc de Bourgogne, et on lui mit hors de combat 8,000 hommes, lesquels furent comptés en plaine, et l'on ne put compter tous ceux qui se noyèrent dans le lac. Il n'était pas permis de faire de prisonniers. Parmi les victimes, il y avait beaucoup de seigneurs, de comtes, de chevaliers et de puissants personnages, qui auraient volontiers accepté des conditions honorables, mais ils furent tués ou noyés, et leurs noms ne sont point inscrits ici. Ainsi le duc Charles fut une seconde fois mis en fuite et perdit ses arquebuses — on en compta plus de 3,000 — et beaucoup de choses précieuses. Au nom du duc Sigismond d'Autriche commandaient le comte Otwaldt de Thierstein et Guillaume Herter, et il y avait là beaucoup de braves gens qui y furent faits chevaliers. Ceux de Strasbourg prirent treize drapeaux, et dix-huit du contingent de Strasbourg furent faits chevaliers; il y avait le comte Louis d'Œttingen, qui commandait la cavalerie, un sire de Furstenberg, un de Knöringen, un Anbringer, un Sturmfeder, un Offterdinger. Il y avait parmi les bourgeois deux Zorn, trois de Kageneck, un de Mülnheim, un Sturm, un Lentzel, un Börer, un Böcklein, un Mörschwein, un Wurmser.

alls restèrent ainsi maîtres du champ de bataille et attendirent dans leurs campements le duc de Bourgogne pendant trois jours. Alors 12,000 alliés tirèrent vers Lausanne et s'en emparèrent; ils prirent dans la ville ce

qu'ils trouvèrent, et ceux de Genève furent taxés à 26,000 écus. Et alors chacun retourna dans son pays.»

Quand le P. Tschamser voulut entreprendre sa chronique, les matériaux ne lui manquaient pas. Recueillis pendant quatre siècles par ses prédécesseurs, tous les documents, souvenirs écrits, mémoires, étaient restés à l'état de simples éléments dans les archives de la maison. Par ses soins, ils furent condensés en un énorme volume. Né le 12 août 1678, François-Antoine Tschamser suivit probablement les leçons données par les Pères franciscains à la jeunesse thannoise. Là, sans doute, il conçut le projet de se consacrer à Dieu, de se dévouer au salut de ses frères. Le couvent de Lucerne lui ouvrit ses portes, et le jeune novice recut le 3 novembre 1695 son nom de religion, celui de P. Malachie, sous lequel il ne tarda pas à se faire connaître. A quarante-six ans, il devint gardien du monastère de Thann, commissaire et définiteur de la province d'Alsace. De 1724 à 1742, il gouverna le couvent avec tant de sagesse, que tout le monde en fut édifié. Les lignes suivantes, écrites après sa mort, le témoignent suffisamment : «1742. Le 17 janvier, mourut le R. P. F. Malachie Tschamser, une des gloires de notre maison! A ce religieux aimé de Dieu et des hommes, combien notre communauté n'est-elle point redevable, car il reconstruisit le couvent tout entier

avec l'église et mérita d'emporter dans la tombe le titre de second fondateur du couvent (1). »

CHRONIQUE DE THANN

« Le 28 février 1476, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, a, près de Granson, contre la foi jurée, fait pendre et noyer 500 Suisses.

« Le 3 mars, Charles est complétement battu près de Granson par les confédérés et leurs alliés du Sundgau, du Brisgau, etc. Il perdit plus de 15,000 hommes, plus d'un million de florins d'or; on en prit beaucoup, ainsi que 2,000 voitures, parmi lesquelles deux chariots remplis de cordes avec lesquelles il voulait faire pendre les Suisses, plus: 8,000 masses d'armes, son grand et son petit sceau, plus de 20,000 drapeaux et étendards ainsi que ses bagages.

« Le 15 juin, les confédérés ont, de concertavec leurs alliés d'Alsace et du Sundgau, de nouveau battu le duc de Bourgogne près de la ville de Morat, de telle manière que, des Bourguignons, près de 30,000 restèrent sur le champ de bataille, et beaucoup furent blessés; des confédérés il y eut 250 de tués et presque autant de blessés; le duc perdit près de 1,000 tentes, toutes

⁽¹⁾ Voy. Chronique de Thann, pub. par l'abbé Merklen. Colmar, 1864, 2 vol. in-8.

ses pièces d'artillerie et tout ce qu'il avait dans le camp; les confédérés s'emparèrent encore de Payerne, de Moudon, de Romont, de Lausanne et de presque tout le pays de Vaud.

« Parmi les objets de prix que les soldats suisses trouvèrent dans le camp du duc Charles, il y avait un gros diamant que d'abord on avait rejeté, qu'on ramassa ensuite; il fut donné à un prêtre pour une couronne; le prêtre s'en défit pour deux couronnes; il passa en diverses mains jusqu'àce que Bartholomé Maij, de Berne, le vendit aux Génois pour 7,000 florins, ceux-ci à Ludovic de Milan pour 11,000 et ce dernier au pape Jules II pour sa mitre pour la somme de 2,000 ducats (1). »

LES DRAPEAUX

« Les trophées que nos pères avaient placés dans le chœur de la cathédrale en l'honneur de Dieu et pour servir d'émulation à leurs descendants furent un des plus beaux ornements de l'église. Dix-huit drapeaux conquis par les Strasbourgeois seuls à la bataille de Morat en 1476 sur l'armée de Charles le Téméraire,

⁽¹⁾ L'histoire du diamant est déjà dans la Chronique de Guebwiller, mais là il s'agit de 20,000 ducats, ce qui est plus logique le florin d'or valait 7 fr. 20 c., le ducat 9 fr. 60. Voy. Hanauer, Etudes économiques sur l'Alsace ancienne et moderne. 1876, I, 247.

qu'ils combattirent comme alliés des Suisses, et quatorze qu'ils avaient pris en 1477 à la bataille de Nancy, attestaient leur valeur. On sait que Charles a été tué à cette bataille; quelques vieilles chroniques prétendent qu'il a reçu le coup mortel d'un boulanger de Strasbourg. Les trophées furent déplacés de la cathédrale en 1531 par ordre du magistrat (1). »

Les troupes strasbourgeoises contribuèrent aux victoires de Granson et de Morat; elles eurent aussi part à la bataille de Nancy. Elles en emportèrent la robe dont Charles était revêtu et huit drapeaux. (Hermann, 1817.)

Après la Réformation, on enleva de la cathédrale les drapeaux et les étendards qui ornaient la voûte de sa nef pour les déposer à l'arsenal (place Broglie); c'étaient les dix-huit drapeaux pris sur les Bourguignons à la bataille de Morat, les quatorze conquis à la bataille de Nancy, ceux enlevés aux Hussites et aux Turcs par les contingents que Strasbourg avait fournis à l'armée impériale et quelques autres encore qu'on avait pris aux armées des ducs de Lorraine, dans les conflits entre ces princes et notre ville à la fin du xv° et dans le courant des xvi° et xvii° siècles... Aujourd'hui tout a disparu! Nous ignorons ce que sont devenus ces drapeaux; peut-être les a-t-on mêlés à ceux qui ornent encore la coupole de l'hôtel des Invalides. En 1851, lors du service funèbre

⁽¹⁾ Description de la cathédrale de Strasbourg, 1817.

du maréchal Sébastiani, le feu se communiqua à ces drapeaux, dont une grande partie devint la proie des flammes. (Piton, 1855.)

Strasbourg est cordialement loué de son amitié pour la Suisse dans la chronique de Hans Fründ. Fründ, greffier du canton de Schwytz (1) entre 1437 et 1453, puis greffier de justice à Lucerne, sa ville natale, jusqu'en 1468, année présumée de sa mort, a laissé une chonique dont la partie relative aux guerres civiles de son temps est un document de valeur. M. Kind, archiviste du canton de Coire, vient de la publier à Bâle, 305 pages in-8. Page 282, on lit:

de tout temps, comme je l'ai appris de mes parents et prédécesseurs, s'est montrée favorable et sympathique aux confédérés, a donné, au début, au milieu et à la fin de la guerre, des preuves consolantes de sa noblesse d'âme et de son bon vouloir, car lorsque la guerre éclata entre ceux de Schwytz et ceux de Zurich, et que ceux de Zurich ne voulaient reconnaître à Schwytz les droits stipulés par les traités, ce qui fut la racine de toute la guerre, ceux de Strasbourg envoyèrent plusieurs fois nombre de délégués qui s'unirent à ceux d'autres

villes pour arranger le différend. Et ces délégués, en se

⁽¹⁾ Et non pas annaliste officiel, comme dit le Polybiblion d'avril 1876.

concertant avec ceux des confédérés, se mirent en grande dépense et se donnèrent bien de la peine. Et il est certain qu'ils cherchèrent toutes sortes de moyens d'aplanir les difficultés au temps que ceux de Zurich campaient à Pfeffikon et ceux de Schwytz sur l'Etzel. Et comme ils étaient parvenus à établir mainte courte trêve, et qu'à ceux de Schwytz personne du parti de Zurich ne voulait reconnaître les prétentions qu'ils faisaient valoir, alors le délégué de Strasbourg, l'honorable Adam Ryf, en pré. sence de tous les délégués des villes et des confédérés, s'adressa à la communauté de Schwytz sur l'Etzel et parla ainsi: « On ne doit rien cacher aux honnêtes gens. « Je vous dis que ceux de Zurich veulent s'arranger « avec vous selon la teneur des traités et ne léser les « droits de personne; il faut donc savoir vous diriger en « conséquence. » Alors ceux de Schwytz comprirent où ils en étaient avec Zurich. Et, dans cette affaire et dans d'autres, ceux de Strasbourg manifestèrent leur amitié.»

Cette amitié de Strasbourg et de la Suisse s'est encore montrée à une époque récente. Personne n'a oublié les péripéties du siège de 1870. Un jour, il fournira peutêtre à nos neveux le sujet d'une fête analogue à celle qui va se célébrer à Morat.

Paris. - Imp. Gapthier-Villars, quai des Grands-Augustins, 55.